

UNE HÉROÏNE DE LA CHARITÉ

*La charité, toujours, engendre l'héroïsme
Toujours, la charité, sans fard, sans fanatisme,
Étonne les humains par quelque noble action.
Aider les malheureux, voilà bien la fonction
De cet ange du ciel, à la blanche cornette,
De la modeste sœur que souvent l'on rejette.
Mais que quelqu'un l'insulte, ah ! c'en est trop vraiment
Pour tant, sans s'émouvoir, sublime dévouement,
Elle accepte le fiel dont Jésus l'abreuve,
Et demande quand même. Ecoutez-en la preuve :
On était en décembre et la neige tombait ;
De demeure en demeure, une humble sœur quêtait,
" Pour les déshérités, un sou " redisait-elle.
Et quelque âme pieuse, ouvrant son escarcelle,
Donnait un jaune écu : mais, toujours recevoir,
Sans être rebuté, qui sait plus vain espoir ?
Chez un riche seigneur, en poursuivant sa route,
Elle entra se disant : " De mes pauvres sans doute,
Ici je recevrai de quoi quérir les maux."
Tout bas elle pria, mais dès les premiers mots,
Celui qui se voyait choyé de la fortune,
Et, tout en lui lançant un regard de dédain,
Comme elle la tendait, il lui cracha dans la main.
O malice inouïe, horreur inconcevable !
Sans perdre un seul instant son calme inaltérable.
" Cette insulte est pour moi " dit la vaillante sœur,
" Et j'en rends grâce à Dieu " Puis, la main sur son cœur
Et présentant la gauche, à sa mission fidèle :
" Pour les déshérités, maintenant ", lui dit-elle.*

J.E. GAUTHIER.

PARCE QU'ELLE N'A PAS COMPRIS

Madeline. 23 ans.
Pierre. 28 ans.
Sur la terrasse d'une villa au bord de la mer. Le flot monte.
Derrière les falaises sombres, une lune très claire apparaît.
Madeline, toute vêtue de blanc, enfantine et fragile, est à demi-couchée sur un rocking chair. Pierre, robuste, fort, hâlé, est assis près d'elle.

Pierre, regardant Madeline.—Vos bras sont nus. Votre cou aussi... La rosée tombe... Vous allez vous enrhummer.

Madeline.—Il fait très chaud.

Pierre.—Les plantes sont toutes mouillées... Le bois de la balustrade est humide... C'est dangereux.

Il se lève, prend sur un fauteuil une mante et la pose sur les épaules de Madeline.

Madeline, s'enveloppant.—Merci... Il me semble... à nous voir tous les deux seuls... que nous sommes redevenus enfants... vous et moi : comme nous étions heureux ! Vous en souvenez-vous encore de ce temps-là ?

Pierre.—Oui... Et vous ?

Madeline.—Oh ! moi... J'y pense toujours... Vous étiez si bon pour moi... Un grand frère... Le plus attentif des frères... D'ailleurs, nos mères étaient sœurs.

Pierre.—Elles s'aimaient...

Madeline.—Nous aussi nous nous aimons.

(Silence).

Pourquoi ne parlez-vous pas ? Comme vous êtes silencieux ! Vous n'êtes pas fâché avec moi ?

Pierre.—Fâché ?... Pourquoi ?...

Madeline.—C'est que je vous trouve si changé !

Pierre.—J'ai vieilli.

Madeline.—On ne vieillit pas en aussi peu d'années...

Pierre.—Vous trouvez que c'est peu, six ans ?...

Madeline.—C'est vrai... six ans !... six ans !... déjà que vous êtes parti... Et vous n'êtes pas revenu... pas même pour mon mariage... Vous auriez bien pu me faire le plaisir d'y assister.

Pierre, sèchement.—J'avais reçu l'ordre de rejoindre mon régiment.

Madeline.—Oui... mais après... quand vous êtes revenu de cet horrible pays si lointain... Vous avez été passer votre congé je ne sais où... au lieu de venir chez moi...

Pierre.—Je ne connaissais pas votre mari.

Madeline.—Il était très bon... Vous l'auriez aimé.

Pierre ne répond pas... Ses yeux demeurent obstinément fixés sur la mer dont les lourdes vagues créées d'argent s'approchent d'eux.

Madeline, avec hésitation et d'une voix émue.—Je vous demande pardon... Mais je crains... je crains que vous n'ayez eu un chagrin dans votre vie... Une grande douleur... Vous ressemblez si peu à ce que vous étiez autrefois... (tendrement) Pierre... si vous êtes malheureux... il faut me le dire...

Pierre, froidement.—Vous le dire ? Pourquoi donc ?
Madeline.—J'essaierai de vous consoler...

Pierre.—Vous ne le pourrez pas... Et puis... Et puis ne remuons pas le passé... Voulez-vous ?

Madeline, un peu froissée.—Alors... oubliez-le vous-même... et ne soyez pas si triste... Cela me fait tant de peine... de vous voir triste.

Pierre se penche et effleure de ses lèvres la main qu'elle lui tend.

Madeline, continuant.—Je suis votre sœur... votre meilleure amie... Quand j'étais enfant, je vous préférais à tout... Je vous racontais mes chagrins... et mes joies aussi... Je ne vous quittais pas... Dites, Pierre... vous rappelez-vous le jour où pour la première fois on m'a relevé les cheveux et mis une robe longue ?... Nous allions dîner chez grand'mère... Vous avez été si surpris de trouver tout d'un coup une belle demoiselle dans la petite fille de la veille... que vous n'avez pas voulu m'embrasser... et, au lieu de me prendre par la main... comme d'habitude... vous m'avez offert votre bras... ma tante a ri et maman s'est fâchée. Vous vous en souvenez ?

Pierre.—Oui.

Madeline.—Je suis contente que vous ne l'ayez pas oublié... parce que... j'étais très heureuse ce jour-là... et très fière d'être traitée par vous comme une grande personne...

Pierre.—Vraiment ?

Madeline.—Oui.

Pierre se lève... marche quelques instants ; puis revenant vers Madeline, il lui touche légèrement l'épaule...

Pierre.—Vous avez une excellente mémoire... Et dites-moi... Vous souvenez-vous aussi d'une chose... Il y a dix ans justement à cette même époque... C'est presque un anniversaire.—Je partais pour l'Afrique... Nous étions restés seuls dans la salle à manger... Ma mère terminait mes préparatifs...

Madeline, interrompant.—Si je me souviens !... Je vous vois encore très pâle... Moi je pleurais... Je ne pouvais me consoler... Il me semblait que vous alliez vers la mort...

Pierre, gravement.—J'y allais, en effet... Nous étions donc tous deux auprès de la grande baie tapissée de roses...

Madeline.—J'en pris une et je vous la donnai... après l'avoir embrassée... Qu'en avez-vous fait de cette pauvre fleur ?

Pierre.—Je l'ai gardée... Mais dites-moi... quelle parole vous ai-je dite... tandis que vous pleuriez ?

Madeline, le regardant avec étonnement.—Quelle parole ?

Pierre.—Oui.

Madeline.—Je ne sais pas.

Pierre, amèrement.—C'est bien cela... Vous l'avez oubliée...

Madeline.—Oubliée ? Non... Je ne l'ai pas entendue. Dites-là moi...

Pierre.—Je l'ai oubliée... moi aussi.

Il s'éloigne d'elle.

Madeline.—Si vous l'avez oubliée, pourquoi m'en parlez-vous ? Comme vous êtes étrange !

Pierre.—J'aurais désiré que vous vous en fussiez souvenue de vous-même... D'ailleurs... cela est sans importance.

Madeline se lève et va près de Pierre. Elle passe son bras sous le sien et tendrement fixe sur son visage ses beaux yeux attristés.

Madeline.—Pierre... on dirait que tu m'en veux de quelque chose... de quelque chose que j'ignore... Je le sens... tu es fâché avec moi... que t'ai-je fait ? Dis-le...

Pierre se dégageant.—Laisse-moi... Laisse-moi...

Madeline.—Non... pas avant que tu m'aies dit ce que tu as dans l'âme...

Pierre.—Que t'importe ? Mes chagrins ne te regar-

dent pas... Tu es une enfant... Tu ne sais rien de la vie... ta curiosité est inutile... elle est même cruelle... N'insiste pas.

Madeline d'une voix tremblante.—C'est bien... garde ton secret... Je rentre, Bonsoir, Pierre.

Pierre.—Bonsoir, Madeline.

Tandis que Madeline monte les degrés de l'escalier qui la conduit à la maison, Pierre se retourne et la suit du regard. Au moment où elle va entrer il la rappelle :

Pierre.—Madeline ! Reviens... Pardonne-moi... J'ai été brutal avec toi...

Il s'avance vers elle. Toute blanche sous la clarté céleste, elle descend vers lui et s'appuie à son bras.

Pierre.—Il faut beaucoup pardonner à ceux qui ont beaucoup souffert... et j'ai beaucoup souffert... et je souffre encore... et je souffrirai toujours... Toute ta chère tendresse est impuissante à me consoler...

Madeline.—Pauvre Pierre.

Pierre.—J'ai perdu une femme que j'aimais ardemment... que j'avais cru être mienne pour la vie...

Madeline, d'une voix à peine distincte.—Elle est morte ?... Elle est morte celle que tu aimais ?

Pierre.—Morte ? oui... bien morte...

Madeline, avec élan.—Tu l'aimais... et elle est morte ? Que je la plains d'avoir été aimée par toi... et de t'avoir quitté !

Pierre.—C'est moi qu'il faut plaindre...

Il la conduit vers son fauteuil ; la fait asseoir et se place près d'elle. La mer se lamente en se brisant sur les rochers qu'elle couvre de son écume, cependant que belle et pure la lune monte au zénith.

Pierre, regardant Madeline.—Comme tu es pâle... Tu ressembles à un lys... tes mains sont glacées... Oublie ce que je t'ai dit... Ne parlons plus de moi... Ma vie est finie... La tienne commence à peine... Que vas-tu faire maintenant que nos mères sont... parties... que tu es... veuve... si jeune, si délicate... que vas-tu faire ?

Madeline.—Je n'en sais rien... Tu es mon seul parent... mon seul ami... conseille-moi...

Pierre.—Tout à l'heure... Pas avant que tu te sois souvenue de ce que je t'ai dit... le jour de mon départ.

Madeline, avec étonnement.—C'est donc bien grave, que tu y tiennes tant !

Pierre.—Très grave.

Il lui prend les deux mains.

Madeline, cherchant à se rappeler...—Tu m'as fait promettre de t'écrire...

Pierre.—Oui, après ?

Madeline.—Après tu m'as dit : " Adieu, Madeline..."

Pierre, anxieux.—Et puis, et puis...

Madeline.—Eh puis ?... ah ! oui... tu as ajouté : " Attends-moi "... (Joyeusement) : Oui... oui... c'est bien cela... tu as dit : " Attends-moi." Comme si je pouvais faire autrement que t'attendre.

Pierre serre fiévreusement les mains de Madeline, la fixe d'un regard si profond qu'elle en est troublée. Une pensée d'abord confuse s'éveille dans son esprit, grandit, et tout d'un coup l'éclaire.

Madeline, très pâle, les yeux dilatés, les lèvres entr'ouvertes.—Pourquoi me regardes-tu ainsi ?... Tu me fais peur... Ce serait trop cruel... Je me trompe, n'est-ce pas ? Tu n'as pas voulu dire...

Pierre d'une voix à peine reconnaissable.—Je t'avais dit " attends-moi." Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ? Pourquoi ?

Madeline, désespérée.—Je n'ai pas compris... Je n'ai pas compris... J'étais une petite fille... Il fallait m'expliquer... Et puis nos mères... nos mères m'ont mariée si vite, si vite... Je n'ai pas compris !... Ah ! Pierre... Pierre mon bien-aimé !... Je n'ai pas compris.

Elle éclate en sanglots. Tout le passé s'écroule dans cette minute suprême où ils se retrouvent enfin... Ils n'ont plus le désir de parler... Ils savent qu'ils s'aiment, qu'ils se sont toujours aimés à travers les années écoulées... La lune limpide couvre la terre et la mer de sa clarté sereine. Le flot s'éloigne. Une brume légère se lève au creux des falaises, tandis que l'un contre l'autre, les deux amants pleurent... La Joie et la Douleur s'expriment par des larmes.

MANUEL DE GRANDFORT.